

I/

Les textes proposés appartiennent à la littérature algérienne des années 50, une littérature ethnographique qui tend vers l'autobiographie.

1-Présentez brièvement les auteurs.

2-Lisez attentivement ces extraits, relevez, dans cette écriture réaliste de la société algérienne de l'époque, les caractéristique de cette littérature qui dénonce à sa manière vivement le colonialisme : les descriptions de la vie traditionnelle, du folklore, des coutumes et des mœurs des Algériens dénonçant le colonialisme.

Extrait 1: La leçon de M. Hassan, *La grande maison*, Le Seuil 1952, pp.22-23

Monsieur Hassan ouvrit la leçon.

— La patrie est la terre des pères. Le pays où l'on est fixé depuis plusieurs générations.

Il s'étendit là-dessus, développa, expliqua. Les enfants, dont les vellétés d'agitation avaient été fortement endiguées, enregistraient.

— La patrie n'est pas seulement le sol sur lequel on vit, mais aussi l'ensemble de ses habitants et tout ce qui s'y trouve.

Impossible de penser tout le temps au pain. Omar laisserait sa part de demain à Veste-de-kaki. Veste-de-kaki était-il compris dans la patrie ? Puisque le maître disait... Ce serait quand même drôle que Veste-de-kaki...Et sa mère, et Aouicha, et Mériem, et les habitants de Dar-Sbitar ? Comptaient-ils tous dans la patrie ? Hamid Saraj aussi ?

— Quand de l'extérieur viennent des étrangers qui prétendent être les maîtres, la patrie est en danger. Ces étrangers sont des ennemis contre lesquels toute la population doit défendre la patrie menacée. Il est alors question de guerre. Les habitants doivent défendre la patrie au prix de leur existence.

Quel était son pays ? Omar eût aimé que le maître le dît, pour savoir. Où étaient ces méchants qui se déclaraient les maîtres ? Quels étaient les ennemis de son pays, de sa patrie ? Omar n'osait pas ouvrir la bouche pour poser ces questions à cause du goût du pain.

— Ceux qui aiment particulièrement leur patrie et agissent pour son bien, dans son intérêt, s'appellent des patriotes.

La voix du maître prenait des accents solennels qui faisaient résonner la salle.

Il allait et venait.

M. Hassan était-il patriote ? Hamid Saraj était-il patriote aussi ? Comment se pouvait-il qu'ils le fussent tous les deux ? Le maître était pour ainsi dire un notable ; Hamid Saraj un homme que la police recherchait souvent. Des deux, qui le patriote alors ? La question restait en suspens.

Omar, surpris, entendit le maître parler en arabe. Lui qui le leur défendait ! Par exemple ! C'était la première fois ! Bien qu'il n'ignorât pas que le maître était musulman, - il s'appelait M. Hassan - ni où il habitait, Omar n'en revenait pas. Il n'aurait même pas su dire s'il lui était possible de s'exprimer en arabe.

D'une voix basse, où perçait une violence qui intriguait :

— Ça n'est pas vrai, fit-il, si on vous dit que la France est votre patrie.

Parbleu ! Omar savait bien que c'était encore un mensonge.

M. Hassan se ressaisit. Mais pendant quelques minutes il parut agité. Il semblait être sur le point de dire quelque chose encore. Mais quoi ? Une force plus grande que lui l'en empêchait-elle ?

Ainsi, il n'apprit pas aux enfants quelle était leur patrie.

Extrait 2 : *Le Fils du Pauvre* (Mouloud Feraoun, 1950) Dans cet extrait de récit autobiographique, le narrateur raconte le départ du père du héros pour la France. Celui-ci est en effet obligé de quitter sa famille, qu'il laisse en Algérie, pour travailler dans la métropole.

Le soir qui précéda le départ, aucun de ses enfants ne s'en doutait. Mais le hasard voulut que Fouroulou se réveillât pendant la nuit. Son père ne dormait pas. Il priait dans l'obscurité. Il priait à haute voix, demandant à la Providence d'avoir pitié de lui, de venir à son aide, d'écarter les obstacles de sa route, de ne pas l'abandonner. Puis, dans un élan désespéré, il l'implorait de veiller sur ses enfants. Dans le silence de la nuit, le ton était grave et profond. Chaque demande était suivie d'une confession émouvante. Ramdane dépeignait son embarras, sa misère. Il sembla à Fouroulou qu'une présence surnaturelle planait au-dessus d'eux et entendait tout. Il était perplexe. Il lui suffisait d'étendre son bras pour toucher son père, car il dormait toujours à côté de lui. Pourtant, il retint sa respiration et ne bougea pas. Il se demandait ce qui arrivait. La douleur de son père lui serrait la gorge et des larmes se mirent à couler silencieusement sur ses joues. Tant que dura la prière, il ne put fermer l'œil. Il essaya de découvrir le nouveau tourment de la famille. Ne trouvant rien, il se dit que peut-être tous les pères prient ainsi en secret, lorsque leur famille a beaucoup d'ennuis – ce qui était le cas des Menrad, il le savait très bien. Alors, il joignit de tout son cœur sa prière à celle de son père et s'endormit sans savoir comment. Le lendemain matin se levant le dernier, comme d'habitude, il trouva sa mère et ses sœurs tout en pleurs. Le père était parti à l'aube, et, pour ne pas accroître son chagrin, il avait préféré partir à l'insu de tous sans embrasser personne. Il venait de renvoyer à un ami sa gandoura¹ et son burnous². Il partait dans la veste et le pantalon français que lui avait donnés un cousin et qu'on l'avait vu rapiécer avec application la semaine précédente. Fouroulou se rappela ce qu'il avait entendu au milieu de la nuit. Sa mère, avec un pauvre sourire, lui dit qu'elle avait entendu, elle aussi. Elle manifesta une satisfaction visible en constatant que son fils n'avait pas dormi. Les filles furent un peu honteuses de leur mauvaise conduite. Elles n'aimaient donc pas leur père, puisqu'elles n'avaient pu se réveiller ? - Non ! pensa Fouroulou. Cela démontre simplement que ma mère ne peut compter sur elles, mais qu'elle peut compter sur moi pendant l'absence de mon père. Cette réflexion l'empêcha de pleurer comme ses sœurs. Il les consola un peu et partit pour l'école. Seulement, de temps en temps, quelque chose se contractait dans son ventre, dans sa poitrine et semblait grimper dans sa gorge. Vingt-deux jours après, la première lettre arriva. Elle avait été remise par l'amin. Personne n'osa l'ouvrir avant quatre heures, en l'absence de Fouroulou qui était en classe. Il prit le message des mains de Baya et embrassa l'enveloppe. Tous l'entouraient. Son petit frère Dadar le tirait par sa gandoura et lui disait : « Vite, montre-moi mon père. » Il hésitait. Il était au cours moyen, mais une lettre, c'est difficile, il faut expliquer. Pour plus de sûreté, il décida d'appeler un ancien qui avait quitté l'école avec le certificat. Le savant ne se fit pas prier. Il vint, ouvrit la lettre d'une main sûre et se mit à traduire. Au fur et à mesure qu'il lisait et traduisait, Fouroulou se rendait compte qu'il pouvait en faire autant. Ses yeux brillaient de joie. Il n'y avait qu'une expression qui pouvait l'embarrasser : « il ne faut pas vous faire de mauvais sang ». Le père

est « en bonne santé », il « espère » que ses enfants se trouveront « de même ». Il travaille, il ne tardera pas à envoyer un peu d'argent. Il demande à ses enfants d'être sages, d'obéir à leur mère. Il ne faut pas mener la chèvre dans le champ d'oliviers où il y a de jeunes greffes ; il ne faut pas négliger de suspendre au bon moment des dokkars³ aux figuiers. La lettre est pleine de recommandations. Il donne ses ordres exactement comme s'il était là. Mouloud Feraoun, *Le Fils du Pauvre*, IIe partie, chap. 2, 1950

Extrait 3 *La Colline oubliée*

Mouloud Mammeri.

Gallimard, Collection Folio, numéro 2353, 224 pages.

ISBN: 2070384748.

Pages 29 à 35.

Présentation

1939, au cœur des montagnes de Haute Kabylie. Dans un village gouverné par les valeurs et les coutumes ancestrales, les existences se déroulent au rythme des saisons. Mokrane y est né, y a grandi et y vit dans l'alternance des douleurs, des espoirs, des vengeances. Au moment de la guerre, la mobilisation et le départ des hommes engendrent un désarroi confusément ressenti comme une malédiction sur le village. Les habitudes et les mentalités changent, l'ordre colonial commence à ébranler l'harmonie séculaire d'un monde enchanté sentant sa fin prochaine.

Glossaire

Aourir : village berbère de Kabylie.

Aroumi : l'Européen, et en particulier le Français.

Baraka: pouvoir surnaturel d'un saint.

Cheikh : en arabe, « ancien ». Sage, chef de tribu. Titre honorifique, d'usage multiple, désignant un dignitaire.

Tajmaït : assemblée du village.

Takoravt : cimetière de Tasga.

Taleb : étudiant d'une école coranique.

Tasga : village du narrateur.

Timechret : sacrifice de moutons ou de bœufs fait par tout un village à certaines occasions.

Iroumien : pluriel de Aroumi.

De toute façon on ne parlait plus que de cela, les femmes à la fontaine, sur les routes, les hommes sur la place publique, dans les cafés, les marchés. Pour des raisons diverses et par une étrange inconséquence chez ces hommes et ces femmes qui n'en auraient à subir que les ruines, c'était presque dans l'allégresse qu'on attendait la guerre. Enfin un grand événement, essentiel, puisqu'on y laissait la vie, général, puisqu'il affectait tout le monde, allait briser la monotonie de vivre. Comme si chacun était fatigué de n'attendre chaque jour que ce qu'il avait connu la veille, ils augmentaient encore du poids de leur consentement exprimé ou tacite la course folle vers la solution stupide. Du reste tout les y poussait : le bourrage de crâne de la presse, celui de la radio, des racontars à l'origine soigneusement calculés, la misère. Cette grande veulerie et cette indigence qui depuis des années s'étaient abattues sur Tasga et tous les autres villages de la montagne allaient peut-être trouver là leur remède ? Tous en étaient arrivés sinon à la vouloir, du moins à vaguement l'attendre.

Depuis longtemps en effet, notre cité souffrait d'une maladie étrange, insaisissable. Elle était partout et nulle part; elle semblait disparaître quelques mois, puis fondait brusquement, terriblement, comme pour rattraper le court moment de répit qu'elle nous avait laissé. On avait essayé tous les remèdes ; rien n'y faisait, d'autant plus que nul ne savait exactement quelle était la cause du mal, quel saint on avait offensé, en quoi les jeunes avaient dépassé la juste mesure ou les vieux fait à l'assemblée des raisonnements faux et pris des décisions injustes.

Deux ans de suite toutes les sources avaient tari, et il avait fallu descendre chercher l'eau très bas, dans la vallée. La grêle avait brûlé le blé en herbe ; on avait éteint dans le même été quatre incendies à quelques jours d'intervalle dans la même forêt d'Ifran. Les enfants ne se battaient plus; ils s'asseyaient en rond sur la place, comme les vieux, et parlaient d'automobiles ou du prix des denrées, ils ne jouaient pas, comme nous jadis, aux chacals, aux sangliers, aux jeux aventureux qui nous menaient jusqu'à Aourir et plus loin ; il n'était jamais question parmi eux de batailles à coups de pierres ; et les vieux qui nous les interdisaient à cause des blessures et des ravages que les deux camps faisaient dans les champs, finirent par regretter que nulle troupe jamais ne couchât les moissons dans sa course rapide. Il naissait toujours autant d'enfants, mais c'étaient surtout des filles; il y avait aussi beaucoup de morts, mais c'étaient plutôt des garçons qui mouraient. Un vent maléfique soufflait sur Tasga ; tous les vieux se souvenaient d'être sortis tête nue sous la neige ; il avait suffi à notre cordonnier de rester sous le vent du nord le temps de ferrer son âne : on l'a enterré le lendemain. Un si brave homme, qui vous raccommoait des chaussures pour presque rien.

Mais le plus grave n'était pas là, le plus grave, c'était cette tristesse qui suintait des murs ; ces ânes lents qui descendaient la pente de Takoravt, ces bœufs somnolents, ces femmes chargées semblaient s'acquitter sans joie d'une corvée insipide qu'ils avaient tout le temps de finir : il semblait qu'ils avaient devant eux l'éternité, alors ils ne se pressaient pas ; on aurait dit que les hommes et les femmes n'attendaient plus rien, à les voir si indifférents à la joie.

Et puis trop de jeunes gens partaient pour la France, où ils allaient gagner de l'argent. La terre ne pouvait pas suffire à tous les besoins. Nos grands-pères avaient deux fois moins de besoins et quatre fois plus de terre que nous. Alors tout le monde partait. Cela avait commencé par les deux fils du cordonnier, après la mort de leur père ; puis Mebarek était parti, Ouali, Ali, puis Idir, mais de celui-ci on ne pouvait rien dire ; ce n'était certainement pas pour travailler qu'il était parti ; et on ne savait même pas s'il reviendrait.

Alors les rues vidées des groupes bruyants, brutaux et gais de tous ces jeunes gens partis gagner de l'argent devinrent propres et froides. Les jeunes filles, que personne n'attendait maintenant sur les places, ne cherchaient plus que le nombre exact de cruches qu'il leur fallait, alors qu'autrefois elles repassaient si souvent qu'elles devaient, comme disait Ouali, verser leur eau dans des jarres percées ; encore ne venaient-elles que lentement et sagement et aux fontaines les plus proches, au lieu que jadis elles riaient et se détournaient et allaient chercher l'eau de l'autre côté du village. Et les fontaines et les chemins, privés des rires et des jeux des jeunes filles, étaient devenus austères et sereins comme les raisonnements des sages.

D'ailleurs il y avait trop de jeunes filles, il y en avait tant que cela devenait inquiétant. On n'en avait jamais tant vu à Tasga, car les jeunes gens ne se mariaient plus. Ils disaient comme les Iroumien qu'il leur fallait d'abord gagner assez d'argent pour deux ; ils croyaient, les impies, que c'est du travail de leurs bras que sortirait la nourriture de leurs enfants ; ils ignoraient que c'est Dieu qui comble et Dieu qui appauvrit. Nos aïeux étaient sages qui se mariaient d'abord, sachant bien que c'est une nécessité naturelle et un devoir envers Dieu et la loi du prophète et qui ensuite tâchaient de pourvoir aux besoins de la maison, car Dieu est clément et miséricordieux.

Mais il n'y avait pas que cela. Il y avait aussi que les discussions à la tajmaït devenaient de plus en plus un long dialogue entre le cheikh et mon père. Il n'y avait plus à Tasga d'orateur qui pût parler longuement et dignement ; les vieux, parce qu'après le cheikh et mon père, ils n'avaient rien à dire, les jeunes parce qu'ils étaient incapables de prononcer en kabyle un

discours soutenu ; quand par hasard l'un d'eux prenait la parole, on voyait s'abaisser une à une les têtes barbues et ravagées de tous les vieux assis en ligne sur les dalles du fond; un malaise les parcourait tous, car les discours des jeunes ressemblaient aux conversations des épiciers : ils étaient secs, froids, sans ordre, sans citations, ils ne visaient à rien qu'à la solution d'un petit détail précis, leur grand mot était « lmoufid », le minimum : alors qu'est-ce que l'assemblée pouvait attendre de harangues qui visaient ouvertement au minimum ?

C'était comme si Sidi Hand-ou-Malek, le Saint qui veillait depuis près de quatre siècles sur notre village et notre tribu tout entière, s'était désintéressé de nous. Il y avait partout comme un avilissement, une fatigue de vivre, et, n'était le respect dû à leur ancêtre aimé de Dieu, c'était à se demander si aux prières de nos marabouts, la baraka du grand saint ne restait pas muette, comme s'il ne nous aimait plus, sourde comme si elle n'entendait plus nos voix.

Il est vrai qu'on avait tout fait pour mériter cette malédiction. Le maquignon de chez nous n'avait-il pas eu un jour l'audace de proposer à l'assemblée que fût supprimée Timechret, le sacrifice de moutons ou de bœufs que le village tout entier faisait à la petite aïd ou au début du printemps ? « Cela coûte trop cher et puis à quoi cela sert-il ? » Même un faux taleb, récemment arrivé de l'Université d'El-Azhar au Caire, avait dit que c'était péché dans notre religion, mais Dieu lui pardonne d'avoir émis ce blasphème, il est si jeune.

Cependant la majorité des hommes du village était de cet avis. Le dernier argument avait emporté les derniers scrupules : « À quoi ça sert ? » À la fin de la harangue du maquignon la rumeur d'approbation avait été si forte que le cheikh, sentant la partie perdue, avait levé la séance avant qu'aucune décision fût prise : on déciderait à la prochaine réunion; il espérait qu'entre-temps Dieu éclairerait les aveugles

- Nous trancherons cela plus tard, dit-il, s'il plaît à Dieu. À chaque jour suffit sa peine. Et de cela inlassablement il parlait à mon père et à tous les vieux

- Nous aurons une timechret cette année, leur disait-il, cette année et toutes les années qui seront avant celle de ma mort, puis, après moi, que les gens de Tasga fassent comme il est écrit qu'ils feront.

II

L'année 1956 est incontestablement l'année du roman algérien majeur avec l'apparition de *Nedjma* de **Kateb Yacine**, une œuvre par sa forme originale (le Nouveau Roman+ les techniques de l'oralité), une autobiographie plurielle qui raconte l'Algérie avec un sentiment plein d'amour et de nationalisme concrétisé par une **littérature militante**.

1-Présentez brièvement l'auteur

2-Exploitez l'extrait ci-après pour illustrer les propos ci-dessus.(lire un résumé de cette œuvre vous aidera énormément dans votre déchiffrement de beaucoup d'énigmes, *Nedjma* est une œuvre pas comme les autres, une œuvre d'un abord assez facile mais d'une signification très profonde)

Extrait

Je rencontrais pour la première fois les deux hommes, peu après le débarquement, dans une buvette du port. Si Mokhtar parlait à mon sous-officier anglais. Rachid les écoutait, une cigarette aux lèvres. Il était question de guerre et de liberté. Les fritures de sardines achevèrent de nous réunir. Je me trouvai près de Rachid.

J'appris, un mois plus tard, que Rachid et Si Mokhtar s'étaient trouvés au mariage de Nedjma. C'était la fille unique de ma tante paternelle, Lella Fatma., chez laquelle je n'habitais plus depuis que j'avais quitté le lycée... Chose curieuse, Rachid ne m'avait rien dit de la noce, bien qu'il ne fût déjà mon ami, de loin en loin ; comme il ne parlait pas de prime abord, il me manifestait sa sympathie par sa manière impérative de me saluer, puis de me retenir, lorsque je me trouvais sur son chemin. Bien entendu, Si Mokhtar était le plus souvent à ses côtés, mais il leur arrivait maintenant de paraître l'un sans l'autre, solitaires, tranquilles, se croisant parfois, avec des regards de côté ; puis on les retrouvait ensemble, comme auparavant, avec leur faux mystère, leurs fausses brouilles, leurs dialogues de sourds, leurs méditations en commun et les meutes respectueuses qui les suivaient à cent pas... Jamais ils ne me parlèrent du mariage de Nedjma auquel je n'avais pas assisté.

Puis ils disparurent ; nul ne s'étonna, car les deux amis s'éclipsaient de temps en temps ; mais cette fois, des mois et des mois s'étaient écoulés. Entre-temps, j'avais fait quelques visites à ma tante. Vers la même période, j'avais lié connaissance avec un jeune étudiant exclu qui se nommait Mustapha ; ce fût par lui que j'appris le retour de Rachid. Cette fois, il était seul. Si Mokhtar n'était pas revenu.

De Mustapha, j'appris encore que Rachid était tombé dans la misère ; Mustapha, qui avait lui aussi sa légende, n'était pas dans la ville depuis assez longtemps pour s'intéresser à Rachid. Il l'avait remarqué une nuit, qui déambulait sur les quais, avait tenté de lui parler, puis s'était éloigné, le type aux lunettes noires ayant tout juste répondu à son salut. À cette description, j'avais reconnu Rachid, et me mis aussitôt à sa recherche ; ils firent (Mustapha et Rachid) par s'installer dans la chambre que Lella Fatma venait de louer pour moi, tout près de chez elle, après l'esclandre qui me fit quitter le lycée...

Au bout de quelques jours, j'avais à peu près reconstitué le récit que Rachid ne me fit jamais jusqu'au bout ; à peine fit-il allusion à la chose, mais de plus en plus fréquemment, se taisant ou reprenant dès qu'il me sentait particulièrement attentif, comme s'il voulait à la fois se confier et s'assurer que je ne prenais pas à cœur ses épanchements.

C'était une femme que Rachid poursuivait à Bône. Il affectait d'ignorer son nom, ne pouvant cependant s'empêcher de la décrire, tout en la rendant méconnaissable, parlant avec une raideur, un trouble qui me rappelait à mon propre tourment... À plusieurs reprises, d'après ses contradictions, et à d'autres indices, je le vis tenter une diversion, m'égarer sur une piste sans issue.

[...]

En ce jour-là, dans sa cellule de déserteur, Rachid croyait entendre sur le pont les révélations passionnées de Si Mokhtar, pleines de tumultes de la mer rouge, en vue de Port Soudan... « Tu dois songer à la destinée de ce pays d'où nous venons, qui n'est pas une province française, et qui n'a ni bey ni sultan ; tu pense peut-être à l'Algérie toujours envahie, à son inextricable passé, car nous ne sommes pas une nation, pas encore, sache-le : nous ne sommes que des tribus décimées. Ce n'est pas revenir en arrière que d'honorer notre tribu, le seul lien qui nous reste pour nous réunir et nous retrouver, même si nous espérons mieux que cela... Je ne pouvais te parler là-bas, sur les lieux du désastre. Ici, entre l'Égypte et l'Arabie, les pères de Keblout sont passés, ballottés comme nous sur la mer, au lendemain d'une défaite. Ils perdaient un empire. Nous ne perdons qu'une tribu. Et je vais te dire : j'avais une fille, la fille d'une française. J'ai commencé par me séparer de la femme à Marseille, puis j'ai perdu la fille... Les gens à qui je l'avais confiée, au temps de mon amitié avec ton père, et qui étaient nos parents, l'ont toujours éloignée de moi ; et la mère adoptive vient de marier ma fille. Je n'y puis rien. Tous les torts sont de mon côté. Mais je sais bien que Nedjma s'est marié contre son gré ; je le sais, à présent qu'elle a retrouvé ma trace, m'a écrit, et qu'elle me rend visite, c'est ainsi que tu l'as vu à Constantine, lorsque son époux l'y conduit de temps à autre avec lui... je connaissais le prétendant depuis longtemps. Je l'ai vu naître. Son père était de ma génération, celle de ton père et de Sidi Ahmed. Je n'ai jamais pu aimer ce jeune homme. Pourtant j'avais des raisons, certaines raisons... À vrai dire, j'étais presque le tuteur de celui qui devait s'octroyer Nedjma sans me le dire... Mais savait-il ? Et me voilà doublement humilié, deux fois trahi dans mon sang... À toi Rachid, c'est à toi que je songe... Mais jamais tu ne l'épouseras. Je suis décidé à l'enlever moi-même, sans ton aide, mais je t'aime aussi comme un fils... Nous irons vivre au Nadhor, elle et toi, mes deux enfants, moi le vieil arbre qui peut plus nourrir, mais vous couvrira de son ombre... Et le sang Keblout retrouvera sa chaude, son intime épaisseur. Et toutes nos défaites, dans le secret tribal –comme dans une serre- porteront leurs fruits hors de saison. Mais jamais tu ne l'épouseras ! S'il faut s'étendre malgré tout, au moins serons-nous barricadés pour la nuit, au fond des ruines reconquises... Mais jamais tu ne l'épouseras. »

